

Quand Bécassine monte à Paris

De la Belle Époque aux années 1960, les Bretonnes débarquent en masse à Montparnasse, pour s'embaucher comme bonnes à tout faire dans les familles de la capitale, donnant naissance au personnage polémique de Bécassine.

PAR CLAIRE L'HOËR

O n la repère tout de suite sur le quai de la gare Montparnasse. Une valise à la main, elle a moins de 20 ans et porte encore le costume noir et la coiffe blanche. Elle vient chercher à Paris une vie meilleure. Issue d'une famille nombreuse de la Bretagne rurale, elle a passé le certificat d'études à 13 ans puis a été placée par ses parents dans une ferme ou une maison bourgeoise. Après cette première expérience, elle tente sa chance dans la grande ville, Quimper, Rennes, et bientôt Paris. Bien des raisons la poussent à partir. Au premier chef la grande crise textile du lin qui sévit depuis la fin du XIX^e siècle.

Leurs bras pour travailler et l'espoir d'un beau mariage

Et puis, les enfants sont trop nombreux à la maison. Le fils aîné héritera de la ferme ou du moulin, les filles n'auront que leurs bras pour travailler et l'espoir d'un beau mariage. Autant dire que les petites dernières ne se font pas d'illusions et n'ont pas grand-chose à



Quand elles arrivent en ville Réputées travailleuses, les jeunes filles de Bretagne sont très demandées dans les milieux aisés parisiens. Mais certaines, dans les rues de la capitale, se font harponner par des proxénètes. La diaspora bretonne s'organise alors peu à peu pour venir en aide aux nouvelles venues. Jardin des Tuileries, Paris (v. 1895).

perdre en partant. Quand les parents les poussent dehors, elles se prennent à rêver d'une autre vie où elles auraient plus de liberté.

À Paris, on réclame les Bretonnes. Réputées dures à la tâche, obéissantes et « de bonnes mœurs », certaines ont été embauchées par des Parisiens en vacances en Bretagne. Le bouche-à-oreille aidant, on en fait venir d'autres, on crée des filières grâce aux bureaux de placement. Elles sont bonnes à tout faire, filles de salle, lingères, serveuses, et, pour les plus chanceuses, demoiselles du téléphone ou vendeuses. Cer-

taines deviennent même nourrices, une sinécure : bien logées, bien nourries pour fournir du bon lait, ayant droit à un peu de repos, elles mettent de l'argent de côté pour rentrer au pays comme des notables accomplies. Elles y retrouveront peut-être l'enfant qu'elles ont laissé en partant de chez leurs parents. Mais toutes n'ont pas cette chance.

Sur le quai de la gare, on ne les attend pas forcément. La valise dans une main, l'adresse d'un vague cousin crayonné sur un morceau de papier dans l'autre, la petite Bretonne est une proie facile pour les souteneurs.



Si elle n'a nul endroit pour dormir, on l'oriente vers l'antichambre des maisons closes. Quel que soit son destin, elle suscite peu de sympathie. Le personnage de Bécassine, créé en 1905 dans le journal pour enfants *La Semaine de Suzette*, dresse d'elle une caricature durable. Sans bouche car elle ne sait pas vraiment parler français, la tête ronde comme un cochon, la coiffe sur la tête et le parapluie à la main, la bonne imaginaire résume le mépris dont on gratifie la Bretonne. Sa crédulité, son archaïsme, sa soumission à la religion s'ajoutent au ressentiment de ceux qui pensent qu'elle accapare les emplois en faisant chuter les salaires. Un sentiment de honte fait rapidement quitter le costume pour se fondre dans la masse. On cache soigneusement sa déception à la famille restée au pays, en passant sous silence la minuscule chambrette, les horaires à rallonge ou les violences sexuelles dont on est parfois victime de la part du patron.

Des « brigades d'accueil » contre les souteneurs

Les petites Bretonnes trouvent pourtant des alliés dans les membres de leur diaspora puisqu'on estime qu'en 1901, 115 000 Bretons sont installés à Paris. Les familles de la bourgeoisie bretonne parisienne organisent pour les nouvelles arrivées des cours du soir de français, d'arithmétique, mais aussi de sténodactylo, afin d'amorcer l'ascension sociale. De plus, la Paroisse bretonne de Paris de l'abbé François Cadic puis la Mission bretonne met en place une surveillance sur les quais de la gare Montparnasse. Des « brigades d'accueil » font le coup de poing contre les souteneurs. Quelques chambres permettent d'héberger les jeunes filles, une nuit ou deux, avant de les orienter vers de véritables emplois de domestiques. Surtout, des bals favorisent les rencontres suivies de mariages entre Bretons pour encourager le retour au pays de couples prêts à fonder des familles. Tous ne rentrent pas, mais tous développent une nostalgie qu'ils transmettront à leurs enfants. Les petits Bretons de Paris auront parfois la chance de retourner au pays de leur mère. ■



Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Grands patrons Dans *Ces Bretons qui ont fait l'Histoire* (Papillon Rouge Éditeur, 2017), Samuel Sadaune présente **Édouard Leclerc** comme un trublion du commerce, un parangon de travail et un pionnier de la publicité. « Sa réussite est basée sur le principe triangulaire suivant, écrit-il : marge brute 11 %, frais généraux 6 %, bénéfice 5 %. Bien entendu les commerçants du voisinage s'affolent et font pression sur leurs fournisseurs pour qu'ils boycottent le commerce de Leclerc. Peine perdue. » En quarante ans d'efforts, la petite boutique originelle du 13, rue des Capucins à Landernau, a évolué vers un empire de 726 hypermarchés en 2024 – pour le seul territoire français... **Yves Rocher**, fils d'un chapelier du Morbihan, a développé, en 1959, une marque qui deviendra leader mondial des cosmétiques à base de plantes, sa jamais rompre avec sa terre natale. Il faut croire que les Bretons possèdent le sens de l'enracinement. **Patrick Le Lay** en est un bel exemple : que ce soit dans sa carrière audiovisuelle, avec la création de TV Breizh, ou dans ses engagements personnels, comme la présidence du Stade Rennais, il a toujours défendu la culture et la langue bretonnes. Trois des plus fameux milliardaires français sont avant tout des milliardaires bretons. **François Pinault**, né dans les Côtes-d'Armor, a commencé dans les affaires en reprenant l'entreprise de bois de son beau-père ; mais c'est peu dire qu'il s'est diversifié par la suite, reprenant de grandes entreprises de distribution (Conforama, Printemps, La Redoute) puis des marques de luxe comme Yves Saint-Laurent. Il aura aussi été, un temps, le propriétaire d'*Historia*... Est-il nécessaire de présenter **Vincent Bolloré**, descendant d'une famille qui, près de Quimper, fabriquait notamment le papier cigarette OCB ? Ancien patron de Vivendi et actuel propriétaire du Groupe Canal+, il fait entendre dans les médias une voix conservatrice. Adversaire résolu du précédent, **Yves Guillemot**, un peu moins connu, est, avec ses frères, un exemple achevé de réussite hexagonale dans le secteur du numérique. Originaires de Carentoir, dans le Morbihan, le président d'Ubisoft – un des plus importants éditeurs de jeux vidéo dans le monde – ne cesse d'inventer. « Yves et ses quatre frères se sont toujours projetés vers l'avenir depuis qu'ils ont distribué leurs premiers jeux. Savoir anticiper, c'est [leur] marque de fabrique », écrit Régis Le Sommier dans *Ces Bretons qui ont fait la France* (Grasset, 2018). F. F.

